



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## Automne 1939 : Des avions dans le ciel lorrain

Extrait de la revue ICARE, n° 53, qui nous a autorisé à le reproduire, et que nous remercions vivement.

### 9 contre 27

Drôle de guerre ? Voire... Elle n'allait pas être tellement drôle pour nous, les quelque cent chasseurs des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> escadrilles stationnées sur la base de Reims-Courcy. L'alerte générale du mardi 22 août 1939 ne nous cueillit pas à froid.

La semaine précédente, le groupe II/5 (qui devait reprendre plus tard l'appellation de « La Fayette », afin de renouer avec les traditions de la fameuse escadrille des volontaires américains de 1916) avait été rappelé d'urgence sur la base. Envoyé depuis deux jours sur le terrain de Connantre, afin de participer à d'importantes manœuvres de D.A.T., le personnel du groupe avait immédiatement compris qu'il y « avait de l'eau dans le gaz » selon l'expression de quelques « titis » mécaniciens. Le retour à Reims coïncida avec une annonce de « suppression » de tous les vols et de prochaine mobilisation.

Nous primes immédiatement nos dispositions de « migration », nous, « la mafia » des sous-officiers pilotes et mécaniciens des deux escadrilles, Sioux et Cigognes. Nous y étions parfaitement accoutumés depuis septembre 1938 et celles-ci étaient devenues plutôt routinières. Mais cette fois, nous sentimes que l'alerte était pour « le bon motif » et que notre futur terrain d'opérations, Toul-Croix de Metz, nous servirait de lieu de « villégiature », pour une période de très longue durée.

Depuis mars 1939, Reims était considéré un peu comme « La Mecque » de la chasse française, depuis que nous avions été équipés de nouveaux Curtiss H 75, de 900 cv. Ce matériel américain qui nous combla tous de joie remplaçait nos vieux Dewoitine 500 et 501, sur lesquels nous volions depuis mai 1936. Nous nous étions rapidement adaptés à ces merveilleux engins, qui se comportaient avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie. Nous étions entraînés au maximum, de jour comme de nuit. Chacun des pilotes totalisait entre 150 et 200 heures de vol sur Curtiss et une récente campagne de tir nous avait démontré que cet appareil était « un magnifique animal » de combat.

Très maniable (nous effectuions en combat tournant un virage complet en 16 ou 17 secondes), il ne présentait qu'un seul défaut : la légèreté de son armement constitué par 4 mitrailleuses Browning de 7,7 mm (2 de capot, 2 d'ailes). Par la suite, le service technique allait en faire ajouter 2 supplémentaires.

Notre groupe, commandé par le commandant Hugues, as de 1914-1918 avec 12 victoires, et le capitaine Destaillez, son adjoint, avait un effectif de 25 pilotes : 8 officiers et 17 sous-officiers. Notre dotation en matériel comprenait 30 Curtiss et 2 Potez 631.

Notre équipe de mécaniciens, une quarantaine de sous-officiers, formait un large éventail d'excellentes individualités, connaissant à fond leur métier et avec lesquels nous, leurs « cochers », nous nous entendions comme les doigts de la main. Pendant le très long hiver de cette « drôle de guerre », ils n'allaient pas avoir la meilleure part, travaillant à mains nues sur le métal glacé, des heures entières, en plein air.



Le lundi 28 août, nous rejoignîmes Croix de Metz, un terrain de 800 mètres de long, à quelques kilomètres au nord-est de Toul, en bordure d'un bois et du canal de la Marne au Rhin. Nous commençâmes notre existence de campeurs, nous installant tant bien que mal dans les vieux locaux, vestiges de la guerre précédente. Et les premières nuits nous permirent d'apprécier le confort, tout relatif, de nos matelas pneumatiques, non encore modifiés.

Les premières missions ne nous apportèrent pas ce que nous attendions tous. La chasse allemande était occupée en Pologne. Le lever de rideau n'eut lieu pour nous que le 20 septembre.

Ce jour-là, un dispositif de 6 Curtiss fut pris à parti par un même nombre de 109 qui déboucha à « l'improviste » d'un écran de cumulus. Le sergent Quéguiner, des Cigognes, blessé, dut évacuer son avion en

flammes, tandis que le sergent Legrand, des Sioux, remportait la première victoire du groupe.

Le 30 septembre, un dispositif de 9 Curtiss, comprenant 3 avions des Cigognes et 6 appareils du 1/5, se heurta à une formation plus étoffée de 109 : une quinzaine de « Damiers et Tangos » revenus du front polonais. Les pilotes du 1/5 étaient venus à Toul, pour effectuer une reconnaissance du secteur sarrois sur lequel ils allaient opérer prochainement. Ceux du II/5 avaient été chargés de leur servir de « cornacs » au-dessus d'une région qu'ils commençaient à bien connaître. C'est le lieutenant Huvet, avec 2 équipiers des Cigognes, qui emmenait ce dispositif. Les Curtiss furent accueillis par la Flak et pendant un quart d'heure, ils évoluèrent dans un décor de nuages bas, nombreux et épais, au milieu des éclatements qui dissocièrent quelque peu les trois patrouilles. Soudain, les « gris et noirs » furent remplacés par des fusants rouges et les Français ne prirent pas garde à ce changement de « coloration ».

Ils avaient été tirés à l'intention des « protégés » de Goering qui surgirent sur les arrières de la deuxième patrouille du 1/5, très décalée du dispositif. Tous les pilotes furent alertés par un appel qui résonna douloureusement dans leurs écouteurs :

— A moi ! Au sec...

Le sergent Lepreux venait d'être assassiné en quelques secondes, avant qu'aucun camarade n'ait pu venir à son aide. Presque en même temps, le sous-lieutenant Le Restiff tombait à son tour. La bagarre se déchâna, car les pilotes de 109, qui avaient affronté les Polonais, paraissaient bien décidés à prendre la mesure exacte de leurs adversaires. Un troisième Français, le sergent Magnez, des Cigognes, fut mis en flammes à son tour, mais l'engagement coûta cher aux Allemands.

Six avions descendus, dont 5 homologués car tombés dans nos lignes : 2 par Huvet, 2 par l'adjutant Genty, du 1/5 et 1 par l'adjutant Lachaux, des Cigognes.

Octobre fut triste et pluvieux. Les mauvaises journées se succédèrent : pluies continues qui détremperent le terrain, plafonds très bas, bancs de brume au sol, le tout fréquemment accompagné de rafales de vent de sud-ouest. Croix de Metz se transforma très vite en une vaste étendue d'eau et de boue et les décollages et atterrissages devinrent de plus en plus délicats. On compta six jours volables sur trente et un. Au cours de cette désolante période, le groupe reçut la visite de Roland Dorgelès et de Joseph Kessel. Ce dernier inscrivit sur le journal de marche des « Sioux » :

« Je trouve les « Sioux » très civilisés. Mais j'espère qu'ils deviendront plus sauvages à ma prochaine visite ».

La première neige tomba le 28 octobre, et il gela la nuit suivante.

M. Daladier, président du Conseil, vint le 6 novembre décorer les pilotes titulaires des premières victoires. Le soleil daigna briller pendant la prise d'armes et comme une large éclaircie s'installait dans le ciel lorrain, une mission de protection d'un Potez de reconnaissance de Metz fut demandée. Elle allait donner lieu à la plus grande bagarre de « la drôle de guerre ».

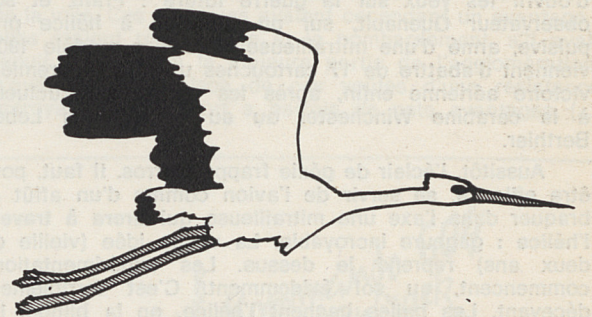
C'est le lieutenant Houzé, des Cigognes, qui fut chargé d'assurer cette mission avec une formation de 9 appareils, qui décolla vers 14 heures. Le dispositif était ainsi composé : 1 patrouille guide, des Cigognes : le lieutenant Houzé, l'adjutant de Montgolfier, le sergent Bouhy. Deux patrouilles d'accompagnement fournies par les Sioux et comprenant : l'aspirant Lefol, les sergents Legrand et Audrain dans l'une ; l'adjutant-chef Dugoujon, le lieutenant Trémolet, le sergent Salès, dans l'autre.

Le rendez-vous avait été fixé avec le Potez à la verticale de Metz, vers 7500 mètres. Celui-ci grimpaient en larges spirales au-dessus de son terrain, lorsque ses anges gardiens arrivèrent, et le Potez prit aussitôt le cap de la Sarre. Il devait opérer entre Sierck et Merzig. Les Curtiss l'entourèrent, en une assez large formation de combat, afin de pouvoir intervenir dans les meilleures conditions.

Au moment où le dispositif atteignait les lignes, en partie couvertes par un important système nuageux, Houzé aperçut soudain une vingtaine de 109 qui évoluaient à la même altitude que les Curtiss, à quelques kilomètres dans le nord. Ils semblaient jouer à cache-cache avec les nuages noirs et gris. Levant les yeux, l'officier en compta une dizaine d'autres, qui se tenaient à environ 1000 mètres de l'autre groupe. Pour la première fois de cette guerre, les chasseurs français allaient affronter un groupe complet. En effet, chaque groupe allemand, quelle que fut sa subdivision d'arme (chasse, reconnaissance, bombardement) était divisée en 3 escadrilles. Chacune d'elles comprenait 9 avions de combat, 3 en réserve d'escadrille avec équipages, 3 en

réserve de parc sans équipages, soit 15 appareils au total. Sensiblement à l'image des escadrilles de chasse française, mais avec une de plus par groupe.

Houzé s'était acquis la solide réputation d'être le meilleur chef de dispositif du II/5. Il allait d'ailleurs le prouver à maintes reprises pendant la campagne de France. Un excellent manœuvrier, calme, froid, ne laissant jamais rien au hasard. Il profita aussitôt du soleil qui lui était favorable pour prendre l'avantage sur la patrouille haute des 109, mais cette manœuvre ne fut pas suivie par les deux patrouilles d'accompagnement qui se retrouvèrent en dessous d'Houzé et trop loin sur sa droite. L'officier revint alors vers elles, tout en continuant de grimper en virant pour se rapprocher de l'ennemi.



C'est le moment que choisirent les Allemands pour déclencher leur attaque. Les deux formations inférieures plongèrent sur les patrouilles de Lefol et Dugoujon, sur lesquelles elles bénéficiaient d'une confortable supériorité d'altitude, tandis que la patrouille supérieure s'engageait contre celle d'Houzé qu'elle dominait également.

Ce fut aussitôt le signal de la dislocation du dispositif français et le commencement d'un grand cirque. Une terrible mêlée tournoyante, faite de combats individuels, succession de passes rapides, de parades brutales, de contre-attaques foudroyantes, au cours desquelles les pilotes avaient le plus souvent « les yeux derrière la tête ». Pendant une fraction de seconde, un pilote essayait d'ajuster un adversaire, il croyait l'avoir au centre de son collimateur et, brusquement, il recevait au même instant dans les plans une rafale qui l'obligeait à abandonner cette victime choisie pour se battre avec le second qui, bien placé, s'apprêtait à le descendre. Suite de piqués de 2000 à 3000 mètres, à 700 kilomètres à l'heure, suivis de remontées en flèche terminées par un virage très serré pour ne pas tomber dans le « piège » de l'adversaire qui vous « cueille » à cet instant précis où l'attention se relâche... Les yeux piquent, les oreilles bourdonnent. Assourdis, les pilotes n'entendent plus le bruit du moteur. L'odeur de la poudre dans les cabines fermées les incommodait. Les nombreux nuages qui s'étaient formés sur le secteur transformèrent les duels épiques en partie de cache-cache... Les deux patrouilles d'accompagnement n'avaient pas été surprises et avaient réagi vigoureusement.

C'est Lefol qui inscrivit la première victoire de la patrouille en abattant un 109 en territoire français. Il en attaqua un second qu'il dut abandonner pour se soustraire à l'action d'un troisième. Le 109 ne devait pas aller loin. Il amorça un piqué léger vers le sol, le demi-train gauche sorti, émettant une épaisse fumée blanche.

Legrand, qui le 20 septembre avait remporté la première victoire du groupe, tira un 109 et le vit exploser sur les bords de la Moselle.

Trémolet s'accrocha à un adversaire, le sonna copieusement, mais à la seconde où celui-ci donnait « des signes de mort » : fumées symptomatiques, vapeurs d'essence, piqué anormal... l'officier reçut une grêle de projectiles et éprouva quelques difficultés à se dégager. Il y parvint grâce à un nuage providentiel, mais il dut se poser sur le ventre sur le terrain de Metz, une balle ayant coupé une tuyauterie d'huile...

De Montgolfier, des Cigognes, se débarrassa d'un 109 qui s'écrasa en bordure de la Sarre. Quant à Bouhy, il en poursuivit un, sérieusement endommagé, loin en territoire allemand, où il jugea plus prudent de le laisser tomber.

De son côté, Houzé fit les frais de l'avalanche allemande, et il supporta, seul, l'étreinte de quatre ou cinq adversaires acharnés à sa perte, et qui ne lui laissèrent à aucun moment la possibilité de se défaire de l'un d'eux.

Houzé était heureusement un pilote exceptionnel :

— Je n'en menais pas large, devait-il avouer au retour. Ma radio était muette, mon moteur défaillant car il avait encaissé quelques projectiles et je ne cessais de virer comme « une brute » afin d'écouler les gars qui se relayaient derrière moi. Je n'avais pas

le temps d'inspecter les environs pour voir si un Curtiss viendrait à la rescousse... Je les supposais tous aussi « mal partis » que moi mais n'avais pas le loisir de « spéculer » sur les résultats de cette extraordinaire corrida... Je virais toujours, tout en me gardant à la limite du « voile » et comme mon moteur se montrait de moins en moins coopératif, je tentais de me rapprocher du sol...

Finalement, les Allemands l'abandonnèrent, et l'officier regagna Toul-Croix de Metz avec un Curtiss abondamment « étoilé » par les mitrailleuses des 109.

Tandis que leur « leader » parvenait avec beaucoup de mal à « sauver sa peau », Dugoujon et Legrand se regroupaient vers 15 h 15 à 6 000 mètres, aux environs de Metz. Ils aperçurent un Potez 63, qu'ils crurent être leur protégé qui revenait d'Allemagne, sa mission terminée. A 1 000 mètres au-dessus de lui, et se préparant à lui barrer la route, les deux pilotes découvrirent six 109. Ils grimperent aussitôt à leur rencontre...

Nouvelle mêlée. Legrand descendit un 109 qui plongea sur le dos vers l'Allemagne. Dugoujon eut raison d'un autre 109 qui partit en fumant. Les autres abandonnèrent la partie. Legrand, en panne d'essence, dut se poser dans un champ près de Lesse. Le sergent Salès, qui avait remporté l'avant-veille sa première victoire, réussit à ajouter à son palmarès un remarquable doublé, le second du groupe après celui du lieutenant Huvet, remporté le 30 septembre.

Salès relata ainsi sa double victoire, dans le journal de marche des « Sioux » : « Notre patrouille avait fait face en grimant au maximum, et au moment de l'engagement, nous avions un léger avantage d'altitude sur les plus hauts 109.

## L'aviateur prisonnier

« ...Le 5 octobre 1914 se produisit le fait historique qui permit à GARROS, et, à travers lui, à tous les autres d'ouvrir les yeux sur la guerre future : Franz et son observateur Quenault, sur un Caudron à hélice propulsive, armé d'une mitrailleuse Hotchkiss modèle 1907, viennent d'abattre de 17 cartouches un Taube. Première victoire aérienne enfin, après les combats infructueux à la carabine Winchester ou au mousqueton Lebel-Berthier.

Aussitôt, l'éclair de génie frappe Garros. Il faut, pour être efficace, se servir de l'avion comme d'un affût et braquer dans l'axe une mitrailleuse qui tirera à travers l'hélice : gageure incroyable. La vieille idée (vieille de deux ans) reprend le dessus. Les expérimentations commencent, au sol évidemment. C'est terriblement décevant. Les balles hachent l'hélice, on la blinde. La masse métallique déséquilibre le vilebrequin, le moteur éclate ou se bloque. On met un coin d'acier, les balles ricochent et menacent le pilote, les douilles lui sautent à la figure.

Garros s'obstine et trouve enfin une solution : une came se lève commandée par le vilebrequin au moment même où l'hélice passe devant le canon de la mitrailleuse et dévie la balle. Ce n'est pas parfait, mais ça marche. Le dispositif est monté sur le dernier modèle d'avion fabriqué par Morane, dans le plus grand secret. Monoplan à aile moyenne, structure en bois, fuselage profilé, énorme casserole d'hélice de forme ogivale, ailes revêtues de toile, train d'atterrissage avec système d'amortisseurs à sandows, mitrailleuses 7,7 Lewis ou Vickers, moteur Gnôme de 80 chevaux, lui assurant une vitesse de pointe de 127 km/h, le **nec plus ultra** des avions fut confié à Garros, à titre d'essai. Entre temps, il est nommé sous-lieutenant... d'infanterie !

Notre virtuose se lance dans les airs avec cet avion mystérieux et, le 1<sup>er</sup> avril 1915, alors que l'Allemand lui tire dessus au fusil, Garros le crible de balles, met en feu l'Albatros ennemi qui s'écrase au sol dans un tourbillon de fumée, dans les lignes françaises, aux environs de Dixmude. En automobile, il va voir les débris et les cadavres des aviateurs, ce qui l'horripile.

Il est le premier à avoir combattu et vaincu sans passager, ce qui lui vaut, par l'ordre n° 19, une citation au communiqué signé du général Foch, en date du 4 avril 1915. Il repart en chasse, mais le gibier est rare. C'est maintenant un héros national, devenu légendaire ; ses faits et gestes sont magnifiés et notés. Le 8 avril, Garros combat avec succès un Aviatik qui s'abat dans les lignes allemandes. Mais la renommée du « paladin des airs » est telle qu'une enquête officielle est déclenchée et que ce deuxième allemand est homologué.

On lui prête mille projets : avion canon, vols de nuit, bombardement nocturne des gares, etc.

Le 18 avril 1915, il abat un Albatros près de Lange-mark. Mais le même jour, en bombardant un train près de la gare de Courtrai (la légende dit qu'il atteignit en plein la voie ferrée) son moteur s'arrête ; en vol plané, Garros se pose en pleine zone allemande et, poursuivi par des soldats du Landsturm, se cache dans un fossé

## Prisonnier et prisonnier

Notes d'un engagé volontaire de l'aviation.  
(Extrait du « Pays de France » n° 44 du 19-8-1915)

11 octobre 1914. - Décidément le courrier d'aujourd'hui me gêne, j'ai aussi des nouvelles d'un de mes amis, le brillant rameur R... M... qui, fantassin, vient de l'échapper belle. Prisonnier, condamné à être fusillé par les Allemands, il parvient à s'échapper et sitôt rentré, part pour une attaque où il est grièvement blessé. Telle fut son odyssée en l'espace d'une matinée.

A son départ de Paris, son père en le quittant lui avait dit en plaisantant :

— Tiens, j'ai de la monnaie allemande, prends-la, tu la dépenseras quand les Français entreront à Berlin.

Et il lui remet une vingtaine de marks. M..., en arrivant au corps, les met au fond de son sac et part.

Je vire à droite, très serré, en piquant sur un ennemi que je dois abandonner avant de tirer, car je suis immédiatement encadré par les traçantes d'un autre 109. Je vire sur lui et me retrouve dans sa queue, après un tour complet. Dès ma première rafale, il dégage en piquant et en émettant de la fumée grise. Je plonge derrière lui, le suivant dans toutes ses évolutions, en le tirant entre 150 et 100 mètres. Après deux ou trois minutes de ce jeu, l'Allemand effectue une légère chandelle, au sommet de laquelle le pilote évacue le bord. A ce moment je suis à 50 mètres de lui. Pour ne pas percuter le parachute qui se déploie devant mon capot, je tire de toutes mes forces sur le manche. Cette manœuvre me sonne complètement... J'ai dû frôler sa voilure... Le gars a eu chaud... Lorsque je reviens à moi, il a pris contact avec le sol.

Je vire pour repérer son point de chute. Non loin de là, il y a une casemate de la ligne Maginot et un grand pylone de fer au sommet d'une colline. Je pense être vers Saint-Avold. Je remonte alors au-dessus des nuages bas qui recouvrent le relief dans cette région et quelques minutes plus tard, j'aperçois un Curtiss aux prises avec deux 109.

Je prends en chasse celui que j'estime le plus dangereux pour le camarade. Dès ma première rafale, il dégage en piquant et en émettant de la fumée comme le précédent.

J'appliquai alors la même tactique qui m'avait si bien réussi. Manœuvre identique, sauf que je le dépassais deux fois au cours du piquet, l'Allemand ayant ruidit chaque fois brutalement les gaz. Par deux fois, j'ai cru l'encadrer, mais j'ai pu me remettre dans sa queue sans trop de difficultés. Nous avons failli, d'ailleurs, percuter ensemble le sol, car nous redressâmes

où il est découvert. Il avait mis le feu à son appareil qui brûla complètement. Les Allemands allaient tout connaître de cet « avion mystérieux » qui, contrairement à tous les autres à l'époque, crachait sa mitraille par l'avant (citation du constructeur Fokker). Ils comprirent ce qui se passait et aussitôt mirent au point un même dispositif encore plus perfectionné, avec synchronisateur de tir, mais dont le principe avait été inventé par Garros.

On essaya de cacher la capture de « l'homme-oiseau », le virtuose des airs, l'aviation faite homme, le roi des airs », mais les Allemands publièrent un communiqué spécial : « L'aviateur Garros, obligé d'atterrir à Ingelminster (10 km au nord de Courtrai) a été fait prisonnier dans la soirée du 18 avril 1915 ». Pour les ennemis, c'était un vrai triomphe et ils le clamèrent. La renommée de son nom, après les premiers interrogatoires, n'eût d'autre effet que de le désigner pour les geôles les plus lointaines. Il fut expédié à Küstrin, en Prusse orientale. Un long et pénible voyage, sans presque de nourriture, sans beaucoup de sommeil, qui l'amena presque exténué à la forteresse de Zondorf. On apprit par la suite que les soldats de la Landsturm qui avaient opéré la capture avaient reçu une récompense de 100 marks, ce qui n'est vraiment pas cher étant donné la valeur de la prise.

### LE PRISONNIER OBSTINE

La renommée de Garros est telle, ses exploits avant et pendant la guerre ayant été tellement chantés sur tous les toits, qu'à prisonnier exceptionnel, il faut un traitement exceptionnel : il sera « bouclé » dans les prisons les plus sordides, les plus étanches, les plus gardées. Non seulement il sera mis à un régime pénitentiaire strict, mais, attention spéciale, dans tous les camps où il sera claquemuré, il aura le privilège d'avoir la visite d'un geôlier toutes les deux heures... Ses gardiens seront presque tous des brutes galonnées, de Trettner à von Brixen. Confiné dans des cachots humides, sa santé, déjà fragile, se détériorera, sa bronchite réapparaîtra, son moral fléchira : il sera prostré, taciturne plus qu'à l'ordinaire. Il aura des mouvements de révolte contre ses gardiens qui aggraveront le traitement auquel il sera soumis.

Pour prévenir les tentatives d'évasion, il suffit de changer les prisonniers de camp à l'improviste ; on sait bien qu'une évasion de ces forteresses énormes est une œuvre de longue haleine. Aussi, sans prévenir, on transfère... et les plans de fuite s'évanouissent ; tout est à refaire. Mais l'imagination des prisonniers n'est jamais à court d'expédients : ici, on perce les murs, là on creuse des tunnels, ailleurs on scie des cadenas, on entretient avec l'extérieur des relations par messages codés. Garros, reprenant le dessus, tente plusieurs tentatives d'évasion et... plusieurs échecs.

L'exceptionnelle fraternité des camps intervient pour souder les équipes. A côté des prisonniers passifs et mornes, il y a les actifs, ceux qui n'ont qu'une idée : sortir. Garros, une fois rétabli, est de ceux-là. On partage les colis, on échafaude des plans fabuleux. Ses

amis de l'extérieur, les constructeurs d'avion Morane et Saulnier, son ami Jean Ajalbert, les Quellenec s'agitent. Ils essaient de faire intervenir, pour pratiquer un échange, le président Poincaré ; il refuse : « Pourquoi devrais-je m'occuper du lieutenant Garros ? » On combine des atterrissages clandestins coïncidant avec une évasion par un tunnel : tout échoue. En revanche, il se lie avec d'autres prisonniers qui lui permettront de tenir. Citons le lieutenant Biron, le capitaine Grézaud, les lieutenants Noyer, Foucher, Bastin, Du Roure, Carle, l'abbé Capdevielle, le capitaine de Corta qui seront ses amis, ses compagnons de tentatives d'évasion. Au fort IX, à Ingolstadt, il croise, mais sans autre attention, le capitaine Mikhaïl Nicolaïevitch Toukhachovski (maréchal soviétique en 1935 et fusillé en 1937) et un immense capitaine, fait prisonnier à Verdun, un certain Charles de Gaulle.

Dix minutes après, je retrouvai 2 Curtiss avec lesquels je suis rentré à Toul.

As du groupe, Salès devait être crédité de 9 victoires au moment de l'armistice de juin 1940.

Cette fameuse bataille aérienne au cours de laquelle une quarantaine d'avions s'étaient affrontés marqua le sommet de l'interminable période d'attente, rendue plus déprimante par la longueur d'un hiver exceptionnellement rigoureux, et qui s'acheva en avril. Dix victoires qui valurent aux pilotes du II/5, avec leurs camarades des « Diables rouges » et des « Petits Poucets » du II/4, les « honneurs » de Radio-Stuttgart, qui par la bouche de Ferdonnet, leur promit des « lendemains enchanteurs ».

Jean GISCLON.

**Le Commandant Jean GISCLON est né à Lyon. Il est breveté pilote militaire en septembre 1932 à Aulnat. Jean GISCLON a appartenu au groupe Lafayette de 1936 à 1945. Il a été successivement Commandant d'escadron puis d'escadron. Il a quitté l'armée en 1960 avec 5 400 heures de vol.**

amis de l'extérieur, les constructeurs d'avion Morane et Saulnier, son ami Jean Ajalbert, les Quellenec s'agitent. Ils essaient de faire intervenir, pour pratiquer un échange, le président Poincaré ; il refuse : « Pourquoi devrais-je m'occuper du lieutenant Garros ? » On combine des atterrissages clandestins coïncidant avec une évasion par un tunnel : tout échoue. En revanche, il se lie avec d'autres prisonniers qui lui permettront de tenir. Citons le lieutenant Biron, le capitaine Grézaud, les lieutenants Noyer, Foucher, Bastin, Du Roure, Carle, l'abbé Capdevielle, le capitaine de Corta qui seront ses amis, ses compagnons de tentatives d'évasion. Au fort IX, à Ingolstadt, il croise, mais sans autre attention, le capitaine Mikhaïl Nicolaïevitch Toukhachovski (maréchal soviétique en 1935 et fusillé en 1937) et un immense capitaine, fait prisonnier à Verdun, un certain Charles de Gaulle.

De Zondorf, où il reste deux ans, à Gnadenfrei, à Trèves, à Burg, il multiplie les tentatives d'évasion. Il a tout le matériel nécessaire, y compris un costume civil qui lui fut envoyé dans les manches de deux raquettes de tennis. Mais la guigne le poursuit. Chaque tentative le ramène dans un camp de plus en plus dur, de plus en plus surveillé. Le temps passe, la guerre s'engueule dans les tranchées, la victoire paraît impossible et Garros se traîne, malade.

La roue tourne, la chance va se dessiner. Le 15 décembre 1917, il est envoyé au camp le plus dur, le mieux gardé, le plus sinistre, le Kavalier Schamhorst, le camp de représailles. 150 prisonniers, tous anciens évadés, repris, n'ayant qu'une idée, un souci, une pensée permanente : l'évasion. Une marmite infernale. Seconde chance, il y retrouve un de ses camarades, Anselme Marchal, aviateur prisonnier et parlant l'allemand à la perfection.

Malgré la fantastique ingéniosité des 150 prisonniers, nul ne s'évade et, s'ils se livrent à des exploits extraordinaires, allant jusqu'à défier l'armée allemande, ils ne sortent pas. Garros dit à ses compagnons : « C'est par la porte qu'il faut sortir ». Ce qui fut fait : habillés de pied en cap en officiers supérieurs allemands, déjouant tous les appels (le fort, percé comme un gruyère, toutes les chambres communiquaient entre elles), le 15 février 1918, Garros et Marchal, avec de faux papiers, sortent du fort devant les sentinelles allemandes qui leur présentent les armes ; Marchal va même jusqu'à injurier une sentinelle dont la tenue est négligée ! La suite est dramatique ; ils errent dans la campagne pendant trois jours, ratent leur rendez-vous avec les complices extérieurs, prennent des trains de banlieue, dorment dans des hôtels louches et finissent par atteindre la Hollande en rampant sous les fils de fer. Ils sont libres... Au camp où des camarades ont répondu pour eux aux appels, les Allemands les cherchent fébrilement alors que les deux évadés sont déjà arrivés aux Pays-Bas. Fureur en Allemagne, triomphe en France (...)

Extrait d'« HORIZONS D'ARGONNE ». Revue éditée par le Centre d'Etudes Argonnaises. Siège à l'Hôtel de Ville de 51800 Sainte-Ménéhould.

Nous remercions Mme CAZIN, responsable de la revue, d'avoir autorisé notre journal à reproduire le texte ci-dessus. Le titre est de la Rédaction.

P. DURAND.

Changement immédiat d'attitude :

— Votre compte est bon, déclare le sous-officier ; vous avez volé cet argent à un de nos hommes ; vous allez être fusillé. Le temps de prévenir mes chefs et je reviens. Vous pouvez recommander votre âme à Dieu !

Vous vous rendez compte de la situation. Sauf un miracle, c'est la mort, une mort peu glorieuse, combien épouvantable ! Les hommes montent la garde autour de M... mais ils ne peuvent résister au désir de rouler une cigarette. Leur prisonnier semble bien placide. Ils posent leurs armes et prennent du tabac. Le Français a vite fait de juger la situation, il se souvient de ses démarrages au rugby, de ses matchs de sportman accompli. D'un bond il est debout et le voilà qui détalé à toutes jambes vers nos lignes.

— André, m'écrit-il, m'a toujours battu dans les matchs, mais ce jour-là, je crois qu'il n'aurait jamais pu me rejoindre.

Suite page suivante

Il se battait depuis quelques jours lorsqu'on demande un volontaire pour aller faire une reconnaissance. Il se met en route et tout à coup se voit entouré par un parti d'Allemands qui le font prisonnier. Par hasard, ces ennemis n'étaient pas franchement désagréables. Ils emmènent leur captif et le fouillent. Ils ouvrent son sac où ils trouvent du tabac, du papier à cigarette, qu'ils se partagent et... la fameuse monnaie allemande.

COTISATION 1989 :  
ON PEUT DEJA Y PENSER...

MERCI.

Les Allemands, à peine revenus de leur surprise, tirent sans discontinuer. Les balles sifflent à droite, à gauche, mais ne peuvent atteindre le fuyard. Enfin, les Français ! Tel le soldat de Marathon, M... donne encore un violent effort et se laisse tomber. Ses officiers le semoncent sous prétexte qu'il les a fait attendre et qu'il devait être revenu depuis longtemps. Il n'a même pas le temps de leur expliquer son aventure. Alerte, attaque. Il faut repartir. Et dans une charge à la baïonnette où l'ardeur de nos hommes nous a fait avancer plus vite que ne le pensaient nos artilleurs, un obus de 75 éclate à 30 mètres de M..., l'atteint et lui déchire une cuisse. Grièvement blessé, il est évacué et attend sur son lit de souffrances le moment d'écrire un nouveau chapitre à son histoire fantastique de la guerre.

Jacques MORTANE.

### Mère de soldat

15 JUIN 1942

La mère de Werner Molders, l'as de l'aviation tué en combat aérien, s'est adressée par radio aux mères allemandes en deuil :

« Nous sommes toutes — et peu importe le nom que nous portons — des mères de héros, mais il serait déshonorant de dire que cela atténue notre peine et notre deuil. Nous sommes des mères et nous savons que l'enfant, une partie de notre propre vie, nous manquera désormais.

J'ai déjà perdu mon mari pendant l'autre guerre. Et si j'avais pu alors formuler un jugement, il eut été : « Protégez-vous d'une nouvelle guerre ». Et quand je regardais mes enfants, je pensais intensément : aucun de vous ne doit devenir soldat. Pas Werner, pas Hans, pas Victor... Et quand ils sont devenus des hommes, ils

sont « tout naturellement » devenus soldats. Et Werner, tout le premier.

C'est alors que j'ai compris pour la première fois que l'homme obéit à une autre loi que la femme. Et j'ai même compris que cela doit être ainsi et que cela est bien, même si cela doit nous déchirer le cœur.

Depuis l'éternité, la mère et l'épouse perdent le fils et l'homme au combat et cela sera toujours ainsi, mais il y a en cette fatalité un sens profond et haut.

**Aussi longtemps que le monde existera la femme haïra la guerre et aimera le guerrier. Justement parce que le meilleur guerrier est aussi le meilleur homme** (Der beste Krieger auch der beste Mann ist.)

...Je ne sais si, cédant à de bien téméraires entraînements sentimentaux, il convient d'admirer la grandeur de ces pensées, ou bien, en bon réaliste, s'indigner des arguments qui tendent à justifier la guerre, ce « critérium des valeurs humaines ».

Sacha SIMON : « La mort dans l'âme ».



Pris par sa cure bretonne de thalassothérapie... l'ami VIALARD m'a remis avec trop de retard son habituelle chronique pour figurer dans le présent numéro. Ce n'est donc que partie remise...

A la place, ses amis et ses lecteurs trouveront ci-dessous, magnifiquement rapporté, le rappel du célèbre bombardement d'Ulm par les Américains, le 18 décembre 1944.

Extrait de : « Notre villa en Wurtemberg », par Robert SCHNEIDER.

18 DECEMBRE 1944

« ... Le 16 décembre 1944, le vacher, cet oiseau de mauvaise augure, m'annonça avec une joie non dissimulée, l'offensive des Ardennes, dans le secteur de Bastogne-Houffalize.

— Churchill kaputt ! me hurla-t-il ce matin-là, tandis qu'à demi-éveillé je traversais la cour.

— Les troupes allemandes, poursuivit-il, ont à nouveau pris l'offensive en Belgique. Nous allons cette fois gagner la guerre grâce à nos armes nouvelles et à Von Rundstedt !

J'étais anéanti. Il avait réussi à saper mon moral et visiblement il jubilait. Je me disais : aujourd'hui Bastogne, demain Marche et puis Namur, Bruxelles et en définitive où s'arrêteront-ils ?

Ce 18 décembre était un samedi et René, notre cuisot béni entre tous les cuisotots, avait profité de cette fin de semaine pour préparer et notre repas du soir et celui du dimanche sur le petit poêle, lorsque nous entendîmes mugir les sirènes de toute la contrée.

— Ils vont encore passer au-dessus de nous sans lâcher la moindre crotte ! fit remarquer négligemment notre ami Marcel qui entrouvrait la fenêtre afin de mieux entendre.

A peine avait-il formulé cette remarque, que nous jugions pleine de bon sens puisque effectivement rien ne se passait jamais dans notre coin, que tout l'immeuble se mit à frissonner sur ses fondations. Ce fut un véritable tremblement de terre. Les formations d'avions survolaient le village et les premières bombes tombaient déjà sur Ulm. Le plancher de notre chambre vibra sous nos pieds, la lampe s'éteignit, nous plongeant dans l'obscurité la plus totale. Comme un seul homme, nous nous précipitâmes tous les cinq vers la porte et sortîmes dans la cour. Un brouillard glacé à couper au couteau nous accueillit. Nous traversâmes la route au pas de course et montâmes par le petit sentier grimpaient en face de la ferme vers les champs. Des éclairs fulgurants illuminaient le ciel en direction de la grande ville. Tous les villageois se trouvaient à nos côtés. Le brouillard était surtout répandu dans le fond du hameau : sur la colline où nous avions trouvé refuge, nous aper-

cevions nettement au-dessus de nous, dans des lambeaux de brume, les ombres des bombardiers qui se dirigeaient vers Ulm avec leur cargaison mortelle.

Nous aurions pu les compter au passage, tant ils semblaient proches. Et là-bas sur la ville, les éclairs succédaient aux éclairs. Ces explosions aveuglantes qui illuminaient si violemment la voûte céleste, provenaient de l'impact des bombes incendiaires ; ce fut ensuite le grand jeu. Les bombardiers volaient toujours en rangs serrés, à croire que la source en était intarissable. Après les boulets incendiaires, les bombes gros calibre et explosives, dispersèrent le feu allumé par les premières sur les objectifs voisins. D'un bout à l'autre, la ville entière n'était qu'un immense brasier. Nous étions couchés au creux d'un fossé et ressentions malgré la qualité de notre abri, le déplacement d'air provoqué par l'éclatement de ces bombes tombant à quelque huit kilomètres de nous. Le ciel était de feu, la terre entière tremblait. Là-bas, au proche horizon, c'était pire : c'était la fin du monde !



Par un phénomène singulier, la cathédrale avait été épargnée du désastre.

Soudain, en pleine tourmente, le gros René, qui se trouvait dans mon prolongement, eut un brusque sursaut :

— N... de D... ! lança-t-il, mes fayots !

Il se souvenait, qu'au moment de l'alerte, il avait laissé sur le foyer un plat mijotant de haricots. Il se leva d'un bon, dévala le sentier à toute allure, gagna la ferme en un temps record et vint réintégrer son trou aussi vite en nous annonçant un repas royal. Le cortège des forteresses volantes continuait à défilier au-dessus de nos têtes et sur Ulm, le feu d'artifice se poursuivait sans la moindre interruption. Le déluge dura trois quarts d'heure et trois quarts d'heure, cela semble bien long lorsqu'on égrène, une à une, les minutes et les secondes.

Les derniers rangs des avions passèrent et le vrombissement des moteurs disparut dans le lointain se confondant avec l'éclatement des dernières bombes aspergeant la cité.

Enfin, nous avions bénéficié d'un de ces merveilleux spectacles, jugés par nous trop rares en cette

région. Jusqu'alors, nous n'avions pensé qu'aux boches qui se trouvaient dans cet enfer de feu et de sang, mais durant notre dîner au chandeliers (nous avions dû allumer des bougies), nous nous demandions avec la plus grande inquiétude ce qu'étaient devenus, dans cette apocalypse, nos amis, deux fois prisonniers de cette grande cité. Nous apprîmes peu après que cette attaque surprise avait coûté la vie à 6.000 personnes. Des centaines de civils avaient eu la vie sauve parce qu'elles s'étaient précipitées sous les voûtes séculaires de la cathédrale. Par un phénomène singulier, cette dernière avait été épargnée du désastre : l'immense tour de 192 mètres exerçant une pression d'air avait obligé les bombes à s'en écarter et celles-ci avaient écrasé cependant tous les immeubles bâtis aux alentours immédiats. Parmi les prisonniers, il n'y avait pas eu la moindre victime ; tout au plus quelques blessés légers. Les kriegsgefangene vivaient dans les casemates fort tristes et très insalubres des anciennes fortifications de la ville. Ces dernières avaient cependant un avantage : elles étaient très solides et le bombardement, s'il avait réduit en cendres la majeure partie de l'agglomération, n'avait pas eu raison de ces voûtes d'une résistance incroyable. L'inconfort a parfois de nets avantages (...)



Comme chaque mois quelques brèves nouvelles.

Les nouvelles sont bonnes du côté de notre ami FRUGIER qui n'oublie pas de me passer de temps en temps un petit coup de fil. Par contre pas de chance pour notre ami ENCELOT, lequel a eu la gentillesse de m'appeler mais sans résultat, et pourtant nous ne pouvons plus bouger. Merci à toi, cher ami.

Et voici la suite aux quelques lignes ci-dessus. Cette fois la sonnerie a retenti et j'ai eu le plaisir d'entendre la voix de notre jeune ami (77 ans!) Gilbert, en bonne forme relative, car comme nous tous, il y a bien des organes qu'il faudrait pouvoir changer, pas vrai les amis ?... Merci à toi.

Les amis, les vrais... n'oublient pas les vieux amis ; voilà à quoi l'on reconnaît Claire et Bernard ROBERT, lesquels, en promenade à Saint-Dié, nous ont adressé par carte postale leur meilleur souvenir et toute leur amitié. Merci à vous deux.

Un autre fidèle ami... deux plutôt... nos amis Lucette et Gaston FOUILLEROT en vacances pour 15 jours dans l'Hérault, sur les bords de la « Grande Bleue ». Mais notre camarade souffre des jambes, ce qui ne lui permet plus de faire de longues randonnées pédestres. Meilleure santé Gaston et Lucette.

Pour terminer notre « petit papier » une surprise de taille ! J'ai l'occasion, après un trou de 36 ans, d'avoir à notre table notre vieux copain, (encore tout jeune, 68 ans) Robert FEYRIT dit « Bordeaux » venu à Altenbruch et à la ferme où j'étais, en remplacement de notre regretté BRESSON. Inutile de vous dire que l'effectif du 604 a été passé en revue et vos oreilles ont dû siffler à maintes reprises. L'ami RAGER était présent, mais nous avons regretté l'absence de Jean REBILLOUT, voisin de Robert... dommage ! Que je vous dise que « Bordeaux » a beaucoup de mal à marcher, malgré l'appoint de sa canne. On a promis de se revoir... en tout cas l'un et l'autre avons été heureux de nous retrouver... puisque la dernière fois ce fut à La Bastille, chez BOFFINGER en 1952 ! Un grand merci à toi, ami Robert.

Au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN.  
Mle 369 - Stalag 1B puis XB

### Mots croisés n° 445 par Robert VERBA

HORIZONTELEMENT :

I. - Une forte consommation de rhum réussit souvent à calmer les rhumes quand ils sont ainsi ! — II. - Quand on en est rempli, cela signifie que l'on est très prévenant. — III. - Lorsque l'estomac l'est : il digère avec lenteur. — IV. - Ancien nom de la péninsule formée de l'Espagne et du Portugal. - Regardé. — V. - Symbole du titane. - Pour arriver à ce résultat cela nécessite du Figaro l'emploi de la tondeuse ! - Fleuve de France qui passe à Saint-Omer. — VI. - Parcours des yeux par un hébreu. - Même immobilisée, elle est toujours mobile. — VII. - Elle le devient quand on donne de la consistance à la sauce. - Au centre de la voie. — VIII. - Marquèrent la déchéance de chefs tombés bien bas. — IX. - Fonction par laquelle un signe linguistique renvoie à un objet du monde extralinguistique.

VERTICALEMENT :

1. - Se reconnaître battu et ne plus pouvoir résister. — 2. - Elle n'est pas le fait des ours, ni d'être irascibles. — 3. - Pas courant. - Initiales de l'ancien empire colonial français groupant 4 territoires. — 4. - Cette idée folle l'est vraiment. — 5. - Tailler des bords d'une façon oblique. — 6. - Pronom. - Unité de volume. — 7. - Ne reconnaît pas. - Préposition. — 8. - Fit cuire à l'étouffée. - Jamais à l'ancienne. — 9. - Ensemble de caractères spéciaux, externes ou internes, qui a tendance à diminuer au fur et à mesure que l'on prend de la bouteille.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

Solution en page 4.

## LA GAZETTE DE HEIDE

BILAN 1988.

— Oyé, oyé, es el otoño rebramando...

disait un poète espagnol contemporain. Ce que je pourrais traduire par : Ecoutez, écoutez, l'automne brame (comme les cerfs dans les bois)

Je ne sais quel bruit il émet ce fichu automne, mais il arrive.

Adieu verts feuillages de l'été... Adieu boules florales mauves qui fleurissent les hortensias en buisson qui bordent mon allée... Adieu glaïeuls et œillets qui coloraient de vermeil mes bordures sous l'ombre fraîche des deux noyers. Adieu roses estivales multicolores.

Place aux roux, aux ocres, aux ors même, à la lumière tamisée filtrant ses faibles raies à travers les branchages nus des arbres fruitiers lestés de leurs dernières prunes.

La corvée de ramassage des feuilles mortes va recommencer — à la pelle comme le chanta à la télé notre nouveau ministre de l'Education Nationale —, ou pour moi au râteau, ce qui est moins poétique mais plus pratique.

Comme chaque année à pareille époque, je vais compter un automne de plus, c'est pour cela que je ne prise guère cette saison. Cela m'en fait soixante-douze (septante deux mon cher Denoël). Combien m'en reste-t-il encore à vivre ? Je prie Dieu qu'il m'en accorde encore une douzaine, peut-être une quinzaine, voire même vingt, pourquoi pas ? ainsi qu'à mon illustre conscript (de 8 jours mon aîné) notre FRANÇOIS national qui lui, a rempli, alors que moi je n'aspire qu'au calme et à la quiétude. « God save the King »... et moi aussi !

Cette année s'est écoulée assez favorablement pour moi. J'ai vendu mon vélo demi-course à mon fils, naturellement il ne me l'a pas payé, et j'ai fait réviser mon ancien routier qui me porte bien sagement, comme un bon bouricot, vers le bourg, pour y faire mes courses, au lieu de me rompre les os. Je n'ai pas eu d'ennuis sérieux de santé, et ma femme ne va pas plus mal.

J'ai reçu des cartes postales des quatre coins de l'hexagone et même une de Moscou émise par la fille de mon ex-bauer. Les expéditeurs étaient : notre aimable humoriste, cruciverbiste et courrieriste du Lien en repos à Arcachon, Eric Gros en séjour en Bretagne, Francis Veinhart qui malgré le sérieux de son âge loucha vers les belles baigneuses de Fréjus, si l'ouïe lui fait défaut sa vue est encore bonne. De Picardie, une carte des PTT signée Janine Marquette me signala que notre « chef » a quitté sa « campagne » de Bethaucourt-les-Thennes pour résider 36, rue des Flandres à Abbeville où, vraisemblablement, il n'aura plus de problème de tonte de gazon.

De Corse l'ami Pierotti songea à moi et m'envoya une superbe vue de son pays natal où, fidèlement, il passe les beaux jours pour ne rentrer à Paris qu'en hiver.

Mon fidèle correspondant et ami belge Adler Denoël m'expédie ponctuellement une lettre mensuelle souvent contre-signée par sa chère Marie-Louise ; je les salue tous les deux.

J'ai déjà parlé de la carte que mes amis(es) de Heide m'ont expédiée de Biarritz lors de la réunion annuelle au Pays Basque. Encore merci.

J'ai revu dernièrement Joseph Togni. Hélas, quoique jouissant physiquement d'une bonne santé, il est sérieusement handicapé par sa vue. Son œil droit est perdu et l'autre ne lui donne qu'une image floue, précisément une ombre indistincte. Il se guide cependant dans sa maison et dans son jardin grâce à l'ordre impeccable qui y a toujours régné. Son fils tond sa pelouse et son épouse s'occupe des rosiers et des fleurs. Il pourra toutefois lire mes lignes, car il s'est procuré une loupe très ingénieusement éclairée par une ampoule électrique incorporée qu'il branche par un fil sur le secteur, cet appareil grossit les lettres minuscules et en amène la taille à celle d'une majuscule. Il peut ainsi lire livres et journaux. Je le conseille vivement aux mal voyants. Il ne peut évidemment plus conduire et a vendu sa voiture. Heureusement sa femme se porte bien et fait les courses en vélo au supermarché voisin.

Nous avons eu Paulette et moi le plaisir de recevoir quelques jours mon ex-marraine de guerre et de captivité, toujours jeune et alerte. Elle a demandé à adhérer à l'Amicale. Nous lui souhaitons la bienvenue.

Notre ami Gaston Prost a subi une petite intervention chirurgicale ; celle que beaucoup d'hommes supportent comme le Général de Gaulle et... votre serviteur. Il a rajuni, me dit-il. Eux aussi ont quitté après leur départ de Normandie leur nid d'aigle du Biot où ils avaient passé l'hiver, à 750 mètres d'altitude — il fallait le faire — pour regagner un appartement à Thonon-Bains. Ils ne seront qu'à quelques centaines de mètres de leur fille et son bébé. Ainsi Janette pourra jouer à la Nounou, ce qui la ravit. Maintenant qu'ils n'habitent plus aux antipodes nous espérons avoir le plaisir, de temps en temps, de leur visite. Il y aura au menu des pigeons aux petits pois.

Je n'ai plus de nouvelles de la veuve d'Henri Lepin. Je lui avais envoyé le journal de juillet 1987 où je racontais une sortie en mer avec son mari, comme il ne m'est pas revenu elle l'a donc bien reçu. Je n'ai pas eu de réponse, que dire de cela ?

Puisque je parle de lui, je vais vous raconter une anecdote.

Situons d'abord le personnage.

Il était d'un naturel taciturne et la captivité l'avait rendu cafardeux, cela se comprend. Ses réveils étaient pénibles et c'est avec peine qu'il émergeait de ses rêves au coup de sifflet matinal. Quand on le taquinait, il grognait :

— T'es heureux d'aller travailler pour les Fritz ?... Moi pas.

Puis il prenait tout son temps pour s'habiller malgré les houpillades véhémentes du gardien, impuissant à le faire activer. Mais, une fois prêt, c'est comme une

flèche qu'il prenait le chemin du chantier naval, où nous nous rendions individuellement et il pointait bien avant nous.

Il était Bisontin, horloger de profession. Comme cette activité n'intéressait pas l'Organisation du Travail il avait fait un séjour dans une ferme puis, été muté dans la tôlerie où il avait appris la soudure électrique. Cela n'était pas trop fatigant et le poste aurait été bon s'il n'avait pas eu à souder des tôles en acier galvanisées qui dégageaient en brûlant des vapeurs toxiques et de l'oxyde de zinc, qui encrassaient les poumons. Il était pris le soir de quintes de toux terribles qui l'étouffaient. Pour éviter l'intoxication il lui aurait fallu boire du lait. Il en avait demandé ainsi que ses camarades de travail mais on lui avait répondu qu'il était contingenté et que même les enfants des villes en manquaient. Cela n'arrangeait pas son moral et un jour de déprime il se fâcha et dit au contre-maître ce qu'il avait sur le cœur et par la même occasion lui prédia la défaite de l'Allemagne. Le brave Moustache — c'était son surnom — en pensait peut-être autant mais néanmoins, pour sauver la face s'empressa de transmettre ses propos au patron qui fit appeler Henri. On me demanda comme interprète sur la requête de Lepin.

— Ah ils veulent savoir ce que je pense cria-t-il et bien dis leur qu'ils l'auront dans le c...

Perplexe, j'essayais de noyer le poisson. J'expliquais que mon camarade était fatigué, déprimé, qu'il ne fallait pas tenir compte de son attitude, etc... mais Lepin ayant compris ce que j'avais dit, il me somma de traduire littéralement ses paroles.

Bien embarrassé je cherchais dans ma tête les mots qui eussent pu traduire exactement la pensée de mon ami. Mon allemand appris au lycée était châtié et ne comportait guère de gros mots. Quand me vint à l'esprit un terme de Plattdeutsch (patois allemand) entendu dans les ateliers, qui aurait bien pu faire l'affaire et déclarais :

— Mon camarade a dit : Vous l'aurez (la victoire) dans le MOAS.

Henri m'approuva de la tête.

Le patron, qui portait la casquette hambourgeoise puisque né à Hambourg comprit très bien et s'empressa de faire son rapport et en attendant son transfert à la section de discipline, fit incarner l'insolent dans la prison municipale où il eut faim et froid. Nous pûmes toutefois le ravitailler en pain par une lucarne du toit.

Nous nous étions quittés en assez mauvais termes car il me reprocha mon peu de pugnacité et m'accusa de complaisance envers les Fritz.

Je le retrouvai quelque temps plus tard à Heide. Il avait réfléchi et me fit des excuses que j'acceptai bien volontiers.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

— Aymonin, je t'ai dit que tu étais un c... vendu aux Boches, je retire mes paroles. Nous nous embrassâmes, cela me fit bien plaisir. Ceux parmi vous qui occupèrent le poste de la « Confiance » savent combien il était ingrat et qu'il était souvent difficile car il fallait constamment ménager la chèvre et le chou. Cela ne me porta pas bonheur et sans l'Homme de Confiance de ma compagnie j'allais moi-même en « discipline ».

Je revis régulièrement Henri Lepin tous les ans à Besançon où il tenait à son compte un magasin de cycles, car c'était un ancien coureur cycliste amateur qui avait eu son heure de gloire avant la guerre. Il avait également couru pendant son service militaire, pour se maintenir en forme, dans l'équipe de son régiment.

Une fois il s'était inscrit pour une course en circuit de 250 km, dans le Haut-Doubs. Il posa sa permission car c'était une course de civils, mais le capitaine, adjoint au colonel, pas du tout sportif, la lui refusa. Sans hésiter Henri fit le mur et, comme il n'avait pas d'autre moyen de locomotion, se rendit à vélo à Pontarlier distant d'en-

## « LES ARCHIVES MILITAIRES AU SERVICE DE L'HISTOIRE »

### REVUE HISTORIQUE DES ARMEES

Château de Vincennes 94304 Vincennes Cedex

#### Au programme de l'année 1988

Le N° 1 (fin mars) est consacré aux troupes de montagne à l'occasion du centenaire de la création des troupes alpines ;

Le N° 2 (fin juin) traite des archives de la Défense à l'occasion du tricentenaire de la création du « dépôt de la guerre » ;

Le N° 3 (fin septembre) a pour sujet la première guerre mondiale ;

Le N° 4 (fin décembre) comprendra un dossier sur l'aéronautique navale.

● Abonnement 245 F TTC - Numéro individuel 75 F TTC.

viron 60 km, où avait lieu le départ. Il gagna la course et revint au quartier à vélo, sans encombre, un peu fatigué il est vrai. Le capitaine apprit par les journaux l'exploit de notre ami et s'empressa de le coffrer pour indiscipline. Cet officier devait devenir, par la suite, mon beau-père...

La guerre mit fin à la carrière sportive de Lepin.

Sa mort prématurée mit un terme à notre amitié, il avait alors 65 ans. Il étouffa pendant une crise d'asthme. Son séjour en atelier de soudure ne l'avait certainement pas arrangé.

Je l'ai accompagné à sa dernière demeure avec le drapeau de ma section et l'homme de confiance de son dernier kommando, Marquette Roger.

Une délégation de P. G. de Besançon avec leur fanion s'était jointe à nous.

Et voilà mon bilan 88. J'espère que le prochain automne me trouvera toujours en forme ainsi que vous mes amis(es), ce que je vous souhaite de tout cœur.

Amitiés.

AYMONIN Jean - 27641 X B.

P.S. - J'ai sollicité certains d'entre vous à domicile pour leur proposer mon livre « Les Années Tristes ». Je vous dois une explication.

Mon éditeur, après les deux années stipulées sur le contrat qui nous lia, a cessé de s'occuper de sa diffusion et de sa vente. Il m'a laissé sur les bras un stock important d'inventus. Comme je suis loin d'avoir récupéré mes frais, je ne parle pas de bénéfice, je suis obligé de m'occuper moi-même de sa publicité.

Etant libre de fixer mon prix de vente (l'éditeur avait imposé le prix de 103,50 F), je ramène ce prix à 70 F français franco. Je dis bien 70 F net.

Je vous rappelle mon adresse :  
AYMONIN Jean, « Les Hortensias », 3, rue de l'Abreuvoir 39410 Saint-Aubin, France.

## COTISATION 1989 : ON PEUT DEJA Y PENSER...

MERCI.

## La chronique de Paul DUCLOUX

### LE PISTON

De tout temps le PISTON a fonctionné. Pour mon compte personnel l'authentique récit qui va suivre va vous montrer qu'il a été beaucoup plus loin que ce qui avait été demandé.

Je connaissais très bien un instituteur — excellent joueur de football — qui avait fait son service militaire au siège de l'« Office National Météorologique » à Paris ; toute la fin de la semaine se passait chez lui.

Un jour il me demanda si je voulais faire mon service militaire dans cette branche ; naturellement j'ai répondu oui.

J'ai reçu un dossier avec deux ou trois volumes : étude des nuages, des vents, etc...

Cela demandait beaucoup de travail. J'ai donc tout mis de côté. Agissant ainsi, je croyais l'affaire close.

Mon père avait fait toute la guerre 14-18 avec l'adjudant-chef du bureau de recrutement voisin ; il lui rendait visite plusieurs fois par an. Au cours de l'une d'elles, je fus inscrit au « Train des Equipages », section S.E.M. (Secrétaire d'Etat-Major).

CONVOCATION pour l'examen METEO !... Que faire ? Je suis allé voir mon médecin traitant qui, sans difficulté, m'a remis un certificat attestant que je n'étais pas en mesure de pouvoir me rendre à l'examen en question.

Les jours passaient. Grande surprise de mon père quand revoyant son copain au bureau de recrutement ce dernier lui dit : « Il y a donc deux Paul Ducloux, à La Guiche » ? Sur la réponse négative de mon père, « Paul Ducloux a été reçu 9° à l'examen météo ».

Il me fallait opter pour l'une des deux affectations. C'est ainsi que le 7° Train à Besançon m'a accueilli ; j'ai fait une « douce » carrière de cartographe (Service géographique de l'Armée).

Vraiment, quand l'ami « Pistonneur » m'a annoncé que son grand protecteur était le ministre de la Guerre Maginot, j'ai tout compris.

Le père du copain (instituteur) avait fait la guerre de 14-18 en compagnie de Maginot. Une très solide amitié existait entre eux. Le ministre est venu à plusieurs reprises dans un petit bled situé à quatre kilomètres du chef-lieu de canton, La Guiche, rendre visite à son bon camarade !

Naturellement, au début, je n'avais pas eu connaissance de la personnalité qui devait faire fonctionner le fameux piston : 9° sur une centaine de postulants, sans examen, c'était incroyable, mais vrai.

—0—

Petit par la taille... mais vedette à la télévision.

Alors que Givors (Rhône) célébrait ses trois jours sans alcool... Régime sec, un certain vendredi sur TF 1... notre ami Pierre VAGANAY est apparu — un court instant — sur l'écran, bérêt sur la tête, faisant de grands gestes.

Malgré cette attitude un peu provoquante, le lendemain par téléphone notre ami Pierre m'a annoncé qu'il avait respecté la consigne ! Mais trois jours c'est peu... A 77 ans il est toujours alerte et il espère bien être des nôtres en 89.

Tout va bien pour lui, puisqu'en compagnie de sa fille Marie-Louise, il vient de visiter les fjords norvégiens.

P. DUCLOUX - 24593 X B

# LA CORRESPONDANCE DE L'ÉTÉ

C'est le calme estival — le facteur chaque jour distribue son maigre courrier. J'ai cru deviner sur son visage comme de l'étonnement devant le trop vide de sa sacoche. « C'est le temps des plages », me confiait-il un matin, s'excusant presque de son inutilité. L'amour de l'eau et du sable a des effets pervers inattendus... Comment tirer le plus du moins ? Cruel dilemme ! Essayons pourtant, en espérant que d'ici la parution tardive de cette chronique, ma boîte à lettres aura regorgé de cartes colorées, de missives, de messages d'amitié et de récits d'heureuses rencontres dans la lumière de l'été.

## PHOTOS

« C'est formidable ce qu'une photo prise il y a quarante sept ans peut engendrer comme souvenirs ! Merci à vous de l'avoir publiée », nous écrit notre ami VAUGIEN, de Chaumont, après la parution dans « Le P.G.-C.A.T.M. » et dans « Le Lien » d'une photo de l'« Orchestre du Brommy », qui lui a valu neuf réponses de tous les coins de France. Dont celle de Joseph CHAMPEVAL, d'Egletons (19300), une très longue lettre de 4 pages remplie de détails et de précisions. En même temps il m'envoyait la photo de son « groupe » sur laquelle j'ai reconnu de suite presque tous les figurants : nous étions voisins de lit sur le sinistre bateau ! C'est cette lettre et cette photo qui m'ont le plus touché ».

Te voilà comblé, cher ami, mais n'en oublie pas pour autant, qu'en dehors du fichage anthropométrique à l'arrivée au stalag, très nombreux sont les anciens P.G. qui ne virent jamais l'ombre d'une ombre d'un objectif photographique durant leur captivité !

— Une autre photo qui nous avait été remise à Vincennes par Mme GUENIER, de Vernouillet, et qui a été publiée dans Le Lien d'avril, a retenu l'attention de Mme et M. J. B. POMMÉ demeurant à Barzun 64530 Pontacq — J. B. POMMÉ reconnaissait Henri GUENIER. Tout aurait été pour le mieux entre ces deux anciens P.G. si Henri n'avait manqué à l'appel, étant décédé depuis quatre ans, nous dit Mme Guenier : « mon mari avait tellement souffert pendant ces cinq terribles années ».

Chers amis POMMÉ et GUENIER, merci pour vos lettres respectives. Nous espérons que ces retrouvailles imparfaites, tardives, vous auront néanmoins apporté quelque réconfort. Les liens que vous allez désormais nouer continueront, en quelque manière, ceux que Jean-Baptiste et Henri entretenaient, là-bas, dans leur Kommando.

## CARTES colorées de :

JAMESSON Rosa, en cure à Bagnoles-de-l'Orne ;

DARCHIES, notre porte-drapeau, en visite touristique à Istambul : « temps idéal, calme complet, pas de presse ni de télé ; beau pays, mais quelle inflation ! Amitiés à tous ».

BROT Michel, notre dévoué bureaucrate, était à Houlgate au pays des voiliers et des ciels pommelés... Pour se venger des caractères typographiques des bandes-adresses qu'il imprime à longueur d'année, il écrit ses cartes de vacances en « pattes-de-mouche ». Les préposés des PTT doivent s'arracher les cheveux !

BRION Jacques : « Au pèlerinage des anciens prisonniers à Lourdes, il n'y a pas beaucoup de gars du VB et à peine plus des X. J'ai cependant retrouvé Jo Terraubella à la cérémonie patriotique et militaire au Monument aux Morts. De toutes façons Lourdes est la grande fraternité internationale. Et il fait un soleil lui aussi bien chaleureux. Cordialement à tous ».

(En fait, mon Père et cher ami, j'étais aussi à la Grotte dès neuf heures !... J'ai moi aussi regretté qu'il n'y ait pas eu davantage de camarades et d'adhérents car, en dehors de Paris, Lourdes reste le lieu de rencontre idéal en province).

FRANC Jules, le Toulousain devenu Breton il y a peu : « ...nous nous habituons petit à petit à notre nouvelle vie mais nous pensons souvent à Toulouse ! Heureusement l'océan est à trois kilomètres et nous lui rendons de nombreuses visites. Amitiés à tous ».

Merci, cher ami. Ah, Toulouse la rose en été, bien sûr ! Mais au Capitole, point de brise océane !

GEHIN et Mme, toujours fidèles au Pays d'Armagnac, habituellement ensoleillé, guettent avec anxiété chaque soir la météo télévisée... / Surgi enfin, Phébus les brûla plus que de raison.

MENU, (Mme), secrétaire de l'U.N.A.C., en visite à l'île d'Aix : « un peu de farniente, un peu de soleil, un peu de temps incertain forment un tout en vacances ».

## LETTRES de :

BERSET André, l'ulmiste et le poète — il a fait son entrée cette année dans l'Anthologie « Trente ans de poésie contemporaine » — profite de l'inactivité (!) estivale de ses clients (oui, vous avez bien lu « clients ») pour reprendre contact, m'écrit-il, avec ses amis d'hier et d'aujourd'hui :

« ...j'ai beaucoup d'occupations, trop même, parfois, pour mon âge... Cela ne me permet pas de consacrer à mes camarades tout le temps que j'aimerais leur réserver.

« Néanmoins, toi, dont c'est la mission d'être l'interprète des uns et des autres, tu peux leur dire que jamais je n'accomplis une tâche sans penser à eux... Si je m'efforce de me maintenir dans le circuit actif, c'est moins par nécessité que pour prouver que NOUS SOMMES ENCORE LÀ, nous, les « vieux », les dépassés irrécupérables (j'entends ça au moins une fois par semaine) et qu'il ne faut pas qu'ils l'oublient.

« Plus tard, quand nous ne pourrions plus en exiger le dû, quelques chants tardifs clameront peut-être nos mérites, qui sait ?... En attendant, il nous faut nous défendre avec le peu que nous possédons ; et quand je dis « le peu » je suis modeste, car une force est en nous, une philosophie née, sans doute, des souffrances communes en un long temps de notre vie.

« Dans un monde assez affaibli, nous devenons des hommes à part, moralement propres, lucides, rationnels. Et quand je constate qu'ils le ressentent, je ne trouve pas cela si désagréable » (...)

L'ami BERSET nous étonnera toujours ! En dehors de ses poèmes, ceux que vous avez lus dans le passé et ceux à venir, la prose ci-dessus manifeste, à travers quelque légitime amertume, une sûreté de jugement peu commune et une fierté à dire, sympathique et roborative. Tous les anciens P.G. éprouvent peu ou prou, j'en suis sûr, des sentiments voisins de ceux de notre ami tourangeau. Nous le remercions de les avoir ainsi traduits dans sa lettre.

AIGUILLON Robert, de Niort, qui déplore notre rencontre manquée de Lourdes, en juin, m'écrit :

« ...Les anciens P.G. restent très liés par le souvenir d'une longue captivité, un constat réconfortant qui ne cesse de s'affirmer à chaque rencontre.

« Oui, nos rangs s'éclaircissent, notre génération s'achemine vers l'éternité, entraînant avec elle les derniers vestiges d'une époque tourmentée. Après nous l'oubli, du moins l'indifférence, il ne faut pas se faire la moindre illusion à ce sujet.

« J'en reviens au Lien, de juillet-août, l'article de Eric Gros « Considérations sur la violence » est remarquable, je lui dis bravo. Tu comptes une lectrice de plus, ma femme ».

On le voit, AIGUILLON est plutôt sceptique, lui, quant à la volonté de mémoire. A priori on ne saurait lui donner entièrement tort, tant les exemples abondent... S'agissant par exemple des « monuments aux morts », un quidam ne souhaitait-il pas récemment leur disparition immédiate au motif qu'ils étaient des « vestiges d'un autre âge » ? Ne nous formalisons pas outre mesure, le présent le plus oublié ne peut faire que « le tragique se montre bien assez tout seul ».

QUINTON René, de Garches, réagit au poème de Robert SCHNEIDER (Lien 443, p. 8) en m'adressant un texte d'une autre sensibilité :

## JUIN 1940

Jours trop longs, patience grande.  
L'homme armé attend, inquiet,  
Il fait de sa vie l'offrande  
Pour la Paix.

Rien ne vient dans le silence  
Que quelques rumeurs du Nord.  
Il sait que l'esprit devance  
Tout effort.

Il prie, fermé sur lui-même,  
Pour le triomphe du vrai,  
Pour le rachat des blasphèmes,  
Des forfaits.

Ce qui le soutient en somme  
C'est de savoir que, pour lui,  
Sa mère prie, pleure, et donne  
Jusqu'aux fruits

De son âme douloureuse  
A Dieu qui demande tant  
Pour la lointaine, bienheureuse  
Paix des ans.

AYMONIN Jean, de Saint-Aubin, une lettre « multicolore » :

« ...Je viens de recevoir Le Lien, très fourni et bien rédigé. J'ai lu avec attention et plaisir les « considérations sur la violence » de Gros ». Et de nous conter la scène suivante vécue par sa femme et lui-même dans un supermarché :

« Une personne, vraisemblablement de sexe féminin, lasse d'attendre dans une file son passage à la caisse, dont l'employée était sans doute quelque peu malhabile, se glissa subrepticement dans la file à côté devant une autre dame. Il y eut échange de paroles et bousculade de « caddies ». La resquilleuse étant la plus forte triompha. Voyant cela, moi qui me trouvais devant une autre caisse et sur le point de passer, je glissais à l'oreille de la cliente lésée :

— Passez donc devant moi, Madame, pour faire enrager l'autre !... »

Son sourire et la grimace de son adversaire me récompensèrent. Mes suivants, amusés et compréhensifs, n'exigèrent pas de moi que je rétrograde à la queue de la file ».

Un exemple, bénin entre mille, d'un système D hautement revendiqué et pratiqué par le Français moyen — restons chez nous —, symbole de comportements bien plus graves par leurs conséquences, sur les routes par exemple.

Sur un autre sujet, AYMONIN poursuit :

« Sur le point de savoir si les amicalistes préfèrent le jeudi ou le dimanche pour l'Assemblée annuelle, je me permets de faire la suggestion suivante : jusqu'à présent seuls (peut-être) ceux qui sont intéressés t'ont répondu, les silencieux ne se sentent pas concernés... Donc, puisque la majorité qui s'est exprimée à la dernière réunion de Vincennes préfère le jeudi (tu vas dire que je prêche pour mon Saint !), vous devriez l'adopter. La semaine est d'ailleurs devenue une habitude depuis que la majorité des KGF sont à la retraite... »

Voilà une suggestion (et une réflexion) qui mérite examen. Qu'en dites-vous ? Ne tergiversons pas trop longtemps !

DAROT Pierre, de Pau, évoquant le récit « En représailles » publié en page 3 de notre numéro d'été — lequel lui doit beaucoup — remarque :

« ...Quant à la morale à tirer, il y aurait lieu de rapprocher ce témoignage vécu des « Considérations sur la violence » d'Eric Gros que tu as insérées à la « une » du journal. Les hommes, hélas, sont toujours des hommes et nos compatriotes, hélas encore, ont bien pu à l'occasion jouer eux-aussi le rôle de gardes-chiourmes ». / Les exemples ne manquent pas.

TRIBOUILLARD Edouard, de Caen : « Merci de tout cœur pour « Mathieu en Normandie » (Lien, juil.-août, p. 8). Plus que tout autre, sans doute, et huit ans après malheureusement, cet article exprime de façon parfaite tout ce que j'ai voulu dire en écrivant ce

livre. C'est tellement vrai que je viens d'en envoyer photocopie au Professeur Pineau et à son équipe, qui organisent un colloque en novembre prochain à Tours, à l'Université François Rabelais, sur ce que les auteurs ont voulu réellement exprimer en écrivant sur la captivité. Et auquel j'avais renvoyé le questionnaire qu'il m'avait adressé, la veille même de la réception de ton article ! Il y a vraiment des coïncidences heureuses, car je ne pouvais mieux dire ! Comme je regrette que ce livre soit épuisé, car il est probable qu'après un tel article, il y ait encore des demandes qui s'ajouteront à celles que j'ai encore aujourd'hui. Ce qui m'amène à envisager sérieusement une réimpression sous une forme ou une autre, et peut-être même sous le titre de « Mathieu en Normandie » (...)

« Il m'est difficile, pour l'instant du moins, d'écrire quelques articles pour « Le Lien » (...), mais si l'occasion se présente, je serais heureux de voir associer ma signature à celles qui font de « Lien » un journal particulièrement attendu. (...)

A bientôt cher ami, et encore merci, ainsi qu'à toute l'équipe du « Lien » et en particulier à Roger LAVIER que j'ai eu le plaisir de rencontrer ».

Je remercie notre ami Edouard pour cette lettre si chaleureuse. La réimpression d'un ouvrage de librairie est le signe évident de sa réussite, à tout le moins de l'intérêt du public. Aléatoire et hasardeuse en général, l'entreprise l'est encore plus pour un livre aussi spécifique que « Les Frères Tribouillard ». Mais c'est trop peu dire qu'on serait heureux d'une seconde édition. Si vous, adhérents et amis, êtes personnellement intéressés par une telle éventualité, faites le nous savoir. Nous transmettrions à l'auteur.

GROS Eric, de Fontainebleau : « Ma jeunesse sédentaire, par impécuniosité, et mon âge d'homme fait axé, par nécessité linguistique, sur les voyages outre-Rhin, font que je découvre fort tard — septuagénaire chevronné — les villes du Sud-Ouest français : La Rochelle, Saintes, Cognac, Bergerac, Périgueux. Elles m'intéressent, me plaisent ou me ravissent — c'est selon — mais c'est à la capitale du Périgord que je donnerai la palme : c'est un trésor de maisons Renaissance. En Saintonge, nous avons visité tant d'églises romanes que nous les confondons toutes et ne retiendrons que les caractères communs à cette remarquable variante régionale de l'art roman » (...) Ces églises romanes servaient de halte et de refuge aux pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle. Ces monuments historiques, dans le plein sens du terme, ne sont plus pour la plupart des hommes que l'objet d'une piété artistique. Qu'elles demeurent ! A quelque chose malheur est bon : c'est parce que notre époque n'est pas créatrice, parce qu'elle a peur de l'avenir et cherche son réconfort dans l'histoire, qu'elle s'attache à restaurer les œuvres du passé. Cet effort est entrepris, ça et là, avec bonheur parfois. Nous en avons vu un bel exemple à Bergerac. Mais il y a beaucoup à faire : on enrage lorsqu'on voit se dégrader des chefs-d'œuvre. Et la France en est riche » (...)

On le voit, il est des touristes qui ne se contentent pas de passer. Ils regardent, avec les yeux du corps et avec ceux de l'âme. Et leurs réflexions viennent nourrir notre méditation...

LAVIER Roger, d'Asnières :

« ...En tant que vice-président (de l'Amicale), je tiens à faire quelques remarques sur la tournure du Lien, qui n'est plus hélas celui de Perron. Pourquoi tous ces articles sur ceux de 14-18 ? Certes c'étaient nos pères, et ils ont fait leur devoir. Le mien ayant été blessé le 3 août 1914 resta prisonnier en Allemagne 3 ans. Mais quand même, il ne faut pas oublier que ce sont eux qui nous ont fait faire prisonniers en 40 par leur politique » (...) — « Je reste sur ma position, trouvant abusifs ces articles, et ceux faisant de la propagande pour des livres P.G. »

Des propos qui, on en conviendra, découragent le commentateur. Ils n'engagent que leur auteur...

PERRON Henri, le même jour (et dans une seconde lettre) :

« ...Je te dois des félicitations pour Le Lien de juillet-août. Il est très bien. En lisant l'article de Eric Gros, j'ai retrouvé le style de mon brave père LE CANU. C'est un bon devoir de professeur, bravo ! Si Le Lien a un peu changé, c'est par les nombreuses signatures qui rehaussent son renom ».

« ...Tu as de la chance d'avoir des documents sur nos braves anciens de 14-18, et je t'avoue que j'ai pris un grand plaisir à lire l'étude sur les P.G. de cette guerre. Il faut aussi remercier DURAND pour son travail ».

« Je n'ai qu'un conseil à te donner : amasse le plus possible de copies en ce moment, tu seras heureux de les avoir plus tard. Les ans passent, les souvenirs s'estompent. Jusqu'à présent tu t'es très bien débrouillé pour nous fournir un Lien impeccable et je crois qu'en 89 tu feras de même ».

Merci Henri, au nom de toute la Rédaction.

CAVALLERA Fred, de Gardanne, une longue et amicale lettre : « Vraiment ces rencontres de Lourdes sont toujours très touchantes. Tu as pu constater combien j'étais heureux de pouvoir échanger quelques mots avec cet ami, connu déjà depuis quelque temps, mais jamais rencontré encore (...) Il y a dans la vie de ces croisements de route qu'on ne peut plus oublier. (...) Quand je te disais, ou t'écrivais, que j'attendais l'arrivée du Lien avec un peu d'impatience, c'est évidemment pour tout ce qu'il contient, pour te lire, toi qui écrivais des choses et exposais des pensées que beaucoup de P.G. recevaient comme quelque chose d'eux-mêmes, mais sans pouvoir ni savoir les exprimer ainsi (...)

« Je viens de rentrer d'un séjour en Alsace et en Allemagne. Je suis allé retrouver la famille où j'étais en captivité. Tout est tout changé ; beaucoup sont morts. Même le vieux pasteur que je saluais tous les matins dans la rue et qui me répondait avec son feutre à bout de bras. J'ai montré à mes petits-enfants le soupirail par où je me suis évadé de la cave où j'étais enfermé. Les barreaux ont disparu et la cave est transformée en salle de chant pour la chorale du village. Je n'ai pu m'empêcher de faire remarquer que ce

changement me touchait : cette cave humide et froide où j'ai souffert avec des amis est devenue un lieu de chant et de joie.

Alors je me suis dit que si la guerre et la captivité m'ont apporté pas mal de souffrances, ...en cherchant un peu je trouve parfois des points qui réjouissent le cœur, comme la rencontre de Lourdes, ou comme dans ce petit village allemand, ces personnes âgées qui m'ayant reconnu ont traversé la rue pour me serrer la main » (...)

Merci cher ami. Il est des rencontres qui font chaud au cœur.

WALTZING Paul, La Ribère 32011 Auch ; depuis mai dernier, notre camarade, maintenant octogénaire, a abandonné son appartement niçois pour une maison de retraite gersoise, en compagnie de madame, bien sûr : «...nous nous sommes très bien adaptés à notre nouvelle existence et nous nous sommes déchargés sans regret des mille soucis ménagers. Le Gers est une belle région (...) Je continue d'être de tout cœur avec les anciens de notre ex-stalag et je leur transmets collectivement l'expression de ma toujours vive sympathie, surtout à ceux d'Ulm. Dis à Jean BATUT que je me suis remis à la peinture et que je m'en trouve bien ». Longue vie en Gascogne, chers amis.

BORIE Charles, Saint-Galmier :

« ... Une pensée spéciale pour le camarade chargé du « Courrier de l'Amicale » que nous suivons attentivement et compliments à notre Rédacteur en chef pour le journal et les articles intéressants qui nous procurent un grand plaisir à lire.

L'état de santé de notre ami Paul DUCLOUX nous a fait manquer notre rendez-vous annuel avec les participants habituels auxquels nous adressons un amical bonjour » (...)

Merci pour ta suggestion en ce qui concerne les rencontres annuelles, dont nous reparlerons. Le « jeudi » semble l'emporter, sauterons-nous le pas ?

**CARTES de :**

DURAND Pierre, de Pont-à-Mousson : « Escapade sur des lieux historiques — Le Donon (Bas-Rhin) ne rappelant pas toujours de bons souvenirs. Chemins et traverses de la proche forêt empruntés par nos camarades évadés ». / Evocation de juin 1940...

PIEROTTI Lucien, de Paris et... de Corse, où cet ami infatigable taille, débite, brûle tout le rebut accumulé dans sa propriété du bord de mer... son « Paradis Vert ». Bientôt, dans les villages de l'île, ce sera les retrouvailles avec les rares survivants du 13<sup>e</sup> R.T.A. et des barbelés.

ADAM Bernard (et sa famille) de Paris, envoie de Luc-sur-Mer (Calvados) une vue de... Cannes ! « Juillet au midi, août en Normandie ! Nous mesurons la différence ». / Chers amis, j'eusse préféré une vue de Luc-sur-Mer que je ne connais pas ! La Croisette, n'est-ce pas un peu surfait ?... Peut-être auriez-vous dû faire l'inverse : le froid d'abord, le chaud ensuite ? Mais cela vous aura changé du Quinzième !

LANGEVIN Joseph, notre Président, a passé quelques semaines brûlantes aux bords de l'Océan, à Saint-Palais-sur-Mer.

VERBA Robert : notre célèbre « Courriériste » qui villégiature à Arcachon, autant dire à un « jet de pierres » d'ici, « envoie à toute l'Amicale un peu d'air salin et coquin » — le plus coquin des deux n'est pas celui qu'il dit...

ROSE Maurice et madame nous adressent, de leur maison du Morvan, un « amical bonjour ». Merci, nos chers amis.

MOREL Marcel, et sa famille, de Vesoul : « Sur la route des vacances, un petit détour sur le cimetière P. G. de Montauville. Souvenir de ceux qui nous ont quittés. / Notre santé s'est rétablie. Amitiés à tous les membres du Bureau et aux camarades des XA - XB ».

KLEIN Jean... « après quinze années de pérégrinations africaines, nous avons décidé, mon épouse et moi de nous retirer dans ce petit village des Alpes-de-Haute-Provence, Saumane. Dans quelques jours nous allons réunir toute la « tribu » pour fêter nos noces d'or. A 30 il y a déjà un effet de masse... non ? Merci à vous qui vous dévouez sans relâche pour maintenir notre Amicale belle et forte ».

Tous nos vœux, cher ami. A 40, l'effet de masse sera encore plus net... non ?

PROT, et madame, de Verdun, nous communiquent (c'est bien) leur changement d'adresse. « Dommage que nous n'allions plus à Paris, car j'aurais eu grand plaisir à serrer les mains d'ADAM, n'ayant pu le faire lors du passage aux égouts... »

Nul doute, cher amis que le Bernard du XV<sup>e</sup> t'envoie très vite un petit mot...

BRION Jacques (l'abbé) : « Je ne peux pas faire un séjour en Allemagne sans avoir une pensée pour tous ceux qui y ont, comme moi, passé cinq années de leur jeunesse. Je ne sais pas de quel stalag relevait la FRANCONIE, ou le nord de la Bavière, à proximité de la frontière de « l'autre Allemagne », je ne sais pas si des prisonniers français y ont vécu, travaillé, souffert et espéré. Même si nous ne pouvons, ni ne devons oublier, ces temps sont loin. Et les Allemands parmi lesquels je me trouve sont trop jeunes pour les avoir connus. Le climat est heureusement plus pacifique — puisque la rencontre à laquelle je participe est un rassemblement des Fraternelles Charles Foucauld d'Allemagne (...) Nos échanges peuvent peut-être, pour une petite part, contribuer à mieux se comprendre et à faire avancer la cause de la paix. Mes pensées amicales à tous les anciens et en particulier au Bureau ».

Merci l'abbé, « les petits ruisseaux font les grandes rivières »... L'homme est volontiers pacifique, les hommes moins ?... La Franconie, sauf erreur, recelait les stalags IX ou XIII — et leurs innombrables kdos.

MARILLIAULT André, La Boatière, 79320 Montcutout, nous écrivait voici quelque temps :

« Bien sûr, je lis Le Lien tous les mois. On y parle de la misère des anciens P. G., ce qui est normal, mais on ne parle jamais des déportés politiques. J'étais en kommando à Hambourg et à partir de fin 1942, j'en rencontrais tous les matins. Ils étaient dans un kommando près du port. Mes camarades et moi les appelions « les Zébrés » tellement ils étaient maigres. On ne leur voyait plus que la peau et les os. Lorsqu'on pouvait les approcher nous leur donnions notre casse-croûte. C'était très difficile car ils étaient continuellement gardés par des S.S. Ils étaient de toutes nationalités. En les voyant nous nous disions que l'on trouve toujours plus malheureux que soi. Encore aujourd'hui, je me demande à quel travail on pouvait les employer. Menés à coups de crosse, ils en portaient les marques partout. Lors d'un bombardement, dans un abri, j'ai offert une fois une cigarette à un de ces malheureux et bien, c'est tout juste si je n'ai pas reçu un coup de baïonnette par le S.S.... J'aurais bien plus à raconter sur ce sujet, mais je ne suis pas écrivain et laisse ce soin à ceux qui ont vécu près d'eux ».

Le Lien est un journal d'anciens prisonniers de guerre et, à ce titre, les anciens déportés, qui ont leurs associations propres et leur presse, ne relèvent pas de lui. Il nous est néanmoins arrivé à diverses reprises de parler ici-même de la déportation et nous le refferons si l'occasion nous en est donnée. Merci, cher camarade, pour ces quelques lignes si émouvantes... que tu pourrais peut-être prolonger par quelque récit plus étendu, que nous publierions volontiers.

—O—

#### CONCLUSION

Comme espéré au début de cette chronique, vous avez été formidables ! Vous avez beaucoup écrit à l'Amicale, au rédacteur en chef du Lien, es-qualités ou à titre personnel, donnant ainsi la preuve de votre fidélité, de votre amitié. Je vous en remercie vivement.

J. Terraubella.

P. S. - Dès le mois prochain, c'est bien entendu notre ami R. VERBA qui reprendra votre « Courrier ».

#### JOURNAL DES COMBATTANTS et de toutes les victimes des guerres

(Hédomadaire fondé en 1916 par A. LINVILLE)

- Informé
  - Impartial
    - Passionnant
      - Combatif
        - Indépendant

ABONNEZ-VOUS :

6 mois : 115 F  
1 an : 225 F

Adresse : 80, rue des Prairies, 75020 Paris.  
C.C.P. Paris 662-33 Y

#### DECES

J'ai reçu aussi dans ma boîte des cartes de deuil : l'été n'est pas porteur que de bleu et de soleil, hélas ! MINEUR Odette, de Moreuil 80110, l'épouse de notre ami Marcel (stalag VB), survenu le 25 juillet.

MADRE André, de Brigueil-le-Chantre, 86260, survenu à la fin de l'année 1987.

RAOUL Louis, 56500 Locminé.

DUMOTIER Julie, mère de notre ami Lucien, de Suresnes.

MASSELIN René, Avenue du Château d'Eau, 33700 Mérignac.

A ces camarades et à ces familles dans la peine nous adressons nos plus sincères condoléances et nous les assurons de notre soutien.

—=—

#### RECHERCHES

VILLIERS Raymond, 9, rue de la Pointe à l'Aiguillon, St-Martin du Tertre, 89100 Sens, recherche des camarades du kommando de Bredstet (Stalag XA) : BRUGNON André, de Paris ; DEMACHY René, de Troyes ; TISSIER Georges, de Neuilly-en-Dun-Sancoins (Cher) ; ROIGNEAU André, de Coulommiers (S.-et-M.)

—=—

#### BIENVENUE à :

ESCRIBE Ivan, 36, rue Stalingrad, 38130 Echirrolles.  
CARPIER Georges, 14, rue Gaspard Neuts, 59240 Dunkerque.

—=—

#### COTISATIONS RETARDEES

Nous remercions très vivement tous ceux qui ont répondu positivement au « rappel » du Trésorier. A lire leurs lettres, nous comprenons les raisons de leur retard : le grand âge qui émousse l'attention, l'oubli, le manque de ressources parfois, la maladie surtout qui ne laisse pas de répit, etc. A tous ces camarades, aux plus éprouvés, nous disons notre solidarité et notre amitié :

Dr AUZIAS Maurice, 77410 Claye-Souilly.  
DUTELLE Marcel, 58640 Vauzelles.  
MARMALIN Eugène, 69809 Lyon.  
CONTAIN Marius, 54370 Evilly.  
GEVRAISE R., 38420 Donèze (Bonjour à L.Vialard).

TOUSSAINT Joseph, 88250 La Bresse (Bonjour à ceux du Waldho et à la Rédaction).

DUCARD A., 61700 Domfront.  
LAMAIRE Maurice, 60700 Pont-Sainte-Maxence.  
CAZALOT Robert, 64360 Monein.  
PEUTOT Bernard, 06230 Villefranche-sur-Mer.  
TOGNI Joseph, 39500 Tavaux.  
POISSONNIER, 59260 Hellembes.  
FAVELIN Gabriel, 41500 Mer.  
ROMERY LEFEBVRE M., 59890 Quesnoy-sur-Deûle.  
LAMBERT Armand, 02590 Etreillers.  
RECORDON Marius, 39320 Norval-Saint-Julien.  
FOLLAIN A., 27600 Sainte-Barbe par Gaillon.  
LALLEMAND F.-R., 88210 Ménil-Senones.  
PAPONNEAU Marcel, 47200 Marmande.  
SARTORIO Edmond, 93140 Bondy.  
MUNIER Henri, 88200 Saint-Etienne-les-Remiremont.  
RAOUL Louis, 56500 Locminé.  
GODDAERT Henri, 95170 Deuil-la-Barre. Merci pour sa générosité.

## Le coin du souzize

par Robert VERBA



#### RECONNAISSANCE

De retour du stalag où il avait passé quelques jours à l'infirmerie pour une opération bénigne, Hector retrouva son kommando où il était considéré comme le roi des bluffeur.

— Alors, comment vas-tu, lui demanda Charles. Content de ton opération ?

— Oh oui, tout s'est très bien passé, ces salauds n'ont pas voulu me garder quelques jours de plus en convalescence !

— Que veux-tu, tu la passeras chez ton employeur qui doit t'attendre avec impatience !

— Tu parles, il va m'engueuler comme d'habitude, estimant que je ne travaille pas assez rapidement.

— A part ça, t'as pas rencontré de copains que nous connaissons, au stalag ?

— Et bien si, tu ne devineras jamais qui j'ai vu.

— Qui ? lui demanda Charles.

— Jean-Charles Lopin.

— Tu ne peux pas t'empêcher de mentir, mon pauvre Hector ; il faudra trouver quelque chose de mieux. Jean-Charles a été libéré il y a deux ans et tu ne vas pas me raconter que tu l'as vu !

— Traites-moi de menteur maintenant, s'insurgea Hector.

— Eh oui, tu es un menteur et je te le prouve car dans le dernier courrier que j'ai reçu, j'ai appris qu'il est passé voir mes parents.

— Du moment que je te dis que j'ai vu Jean-Charles, c'est que je l'ai vu ! Comme je te vois !

— Et tu lui a parlé ?

— Je n'ai pas pu, car il était entouré de deux gardiens et moi j'ai été tellement surpris que j'en suis resté baba !

— Ça va ! Ça va ! Tu es sûr de l'avoir vu ?

— Je te répète pour la centième fois que je l'ai vu.

— Bon ! supposons que tu dises la vérité. Alors, comment l'as-tu trouvé ? Est-il toujours pareil ? Toujours aussi sympa ou a-t-il changé ?

— S'il a changé, mon pauvre Charles... Il est devenu complètement méconnaissable ! A tel point que c'est à peine si je l'ai reconnu !

#### SOLUTION DES MOTS CROISES N° 445

HORIZONTALEMENT :  
I. - Carabinés. — II. - Amabilité. — III. - Paresseux. — IV. - Ibère. - Vu. — V. - Ti. - Ras. - AA. — VI. - UI. - Auto. — VII. - Liante. - Oi. — VIII. - Etêtèrent. — IX. - Référence.

VERTICALEMENT :  
1. - Capituler. — 2. - Amabilité. — 3. - Rare. - A.E.F. — 4. - Aberrante. — 5. - Biseauter. — 6. - IIs. - Stère. — 7. - Nie. - En. — 8. - Etuva. - Onc. — 9. - Sexualité.

#### BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....  
Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XA, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat, versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D, ou chèque bancaire.